Document generated on 07/13/2025 4:50 a.m.

Revue internationale Animation, territoires et pratiques socioculturelles
International Journal of Sociocultural community development and practices
Revista internacional Animación, territorios y prácticas socioculturales

Perception du livre numérique auprès des lecteurs québécois de livre papier

Marie Labrousse and Marie-Claude Lapointe

Number 20, 2021

Évolution des formations et des usages
Evolution of training and uses
Evolución de la formación y de los usos

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1087672ar
DOI: https://doi.org/10.55765/atps.i20.710

See table of contents

Publisher(s)

Département de communication sociale et publique, Université du Québec à Montréal

ISSN

1923-8541 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Labrousse, M. & Lapointe, M.-C. (2021). Perception du livre numérique auprès des lecteurs québécois de livre papier. *Revue internationale Animation, territoires et pratiques socioculturelles / International Journal of Sociocultural community development and practices / Revista internacional Animación, territorios y prácticas socioculturales*, (20), 45–61. https://doi.org/10.55765/atps.i20.710

Article abstract

This article identifies the reasons why Quebec readers of paper books do not read e-books. After analysing data collected from eleven interviews with people over 15 years of age who ex-clusively read paper books, the results indicate that they give a profound meaning to the paper book as a material object. The usage constraints associated with digital books also tend to put them off. The experience of read-ing on a digital medium seems to them both less comfortable and less rich in meaning. Their reluc-tance may stem from a sense of ambivalence towards the grow-ing place of digital interfaces in society and from a malaise in the face of increasingly blurred boundaries between reading and digital. Clearly, certain psycho-social factors influence, such as concern for the environment, the vision of technology and the re-lationship with the actors of the book industry.

© Marie Labrousse and Marie-Claude Lapointe, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Animation, territoires et pratiques socioculturelles
Sociocultural community development and practices
Animación, territorios y prácticas socioculturales

Perception du livre numérique auprès des lecteurs québécois de livres papier

Marie Labrousse
Université du Québec à Trois-Rivières
marie.labrousse@uqtr.ca

Marie-Claude Lapointe
Université du Québec à Trois-Rivières
marie-claude.lapointe@uqtr.ca

Cet article identifie les raisons pour lesquelles les lecteurs québécois de livres papier ne lisent pas de livres numériques. Après analyse de données recueillies lors de onze entretiens effectués auprès de personnes de plus de 15 ans exclusivement lectrices de livres papier, les résultats indiquent qu'elles accordent une signification profonde au livre papier en tant qu'objet matériel. Les contraintes d'usage associées au livre numérique ont également tendance à les rebuter. L'expérience de lecture sur un support numérique leur semble à la fois moins confortable et moins riche de sens. Leur réticence pourrait découler d'un sentiment d'ambivalence envers l'omniprésence du numérique dans la société et d'un malaise face à des frontières de plus en plus floues entre lecture et numérique. À l'évidence, certains facteurs psychosociaux influent, comme le souci pour l'environnement, la vision de la technologie et le rapport entretenu avec les acteurs du livre.

Mots-clés : Perception, lecteurs, livre papier/numérique, Québec.

This article identifies the reasons why Quebec readers of paper books do not read e-books. After analysing data collected from eleven interviews with people over 15 years of age who exclusively read paper books, the results indicate that they give a profound meaning to the paper book as a material object. The usage constraints associated with digital books also tend to put them off. The experience of reading on a digital medium seems to them both less comfortable and less rich in meaning. Their reluctance may stem from a sense of ambivalence towards the growing place of digital interfaces in society and from a malaise in the face of increasingly blurred boundaries between reading and digital. Clearly, certain psychosocial factors influence, such as concern for the environment, the vision of technology and the relationship with the actors of the book industry.

Keywords: Perception, readers, paper/digital book, Quebec.

Este artículo identifica las razones por las que los lectores quebequenses de libros de papel no leen libros digitales. Tras analizar los datos recogidos en once entrevistas a personas de más de 15 años que son exclusivamente lectoras de libros en papel, los resultados indican que conceden un significado profundo al libro en papel como objeto material. Las restricciones de uso asociadas al libro digital también tienden a repelerlas. La experiencia de lectura en un medio digital les parece menos cómoda y menos rica en sentido. Su reticencia podría deberse a un sentimiento de ambivalencia hacia la omnipresencia de lo digital en la sociedad y a un malestar ante unas fronteras cada vez más borrosas entre lectura y digital. Es evidente que algunos factores psicosociales influyen, como la preocupación por el medio ambiente, la visión de la tecnología y la relación mantenida con los actores del libro.

Palabras clave : Percepción, lectores, libro papel/digital, Quebec.

Certains droits réservés © Marie Labrousse et Marie-Claude Lapointe (2021)
Sous licence Creative Commons (by-nc-nd).
ISSN : 1923-8541

Introduction

La non-lecture de livres numériques est plus rarement étudiée encore que la lecture de livres numériques. On remarque en effet que les études portant sur la perception du livre numérique, que ce soit au Québec, aux États-Unis ou en France, portent principalement sur les lecteurs de livres numériques et non pas sur les non-lecteurs (Rainie *et al.*, 2012 ; IFOP, 2014 ; Ipsos, 2014 ; MCCQ, 2016). Dans le cas où l'étude prend en compte les perceptions des non-lecteurs, il s'agit d'un aspect secondaire qui vise à compléter le portrait de la perception par les lecteurs (Poirier *et al.*, 2015). Il n'existe, à ce jour, pas d'étude portant spécifiquement sur les non-lecteurs de livres numériques (mais qui seraient également lecteurs de livres papier), alors même qu'il s'agit de la majorité de la population québécoise.

Le non-lecteur

Le terme de non-public est avancé pour la première fois en 1973 par Francis Jeanson lors de la déclaration de Villeurbanne et sa théorisation vient répondre à une problématique politique particulière, celle de la démocratisation culturelle (Bonaccorsi, 2009). L'enjeu est alors de permettre que la « culture cultivée » (Luckerhoff et al.) se rende jusqu'aux populations qui n'y avaient pas accès jusqu'à présent. Cette approche a été largement critiquée depuis, car elle est porteuse de certains biais idéologiques élitistes. Les non-publics sont perçus d'emblée comme un problème auquel remédier, une cible à atteindre et à transformer en publics. Bonaccorsi (2009) considère qu'il faudrait dépasser ce cadre d'analyse, car cette notion de non-public en révèle plus sur ceux qui l'ont théorisée et sur ceux qui l'utilisent que sur les populations qu'elle étudie. Par ailleurs, Luckerhoff et al. estiment que cette conception des non-publics revient à nier l'existence ou la légitimité des cultures populaires, qui ne s'inscrivent pas dans le cadre de la « culture cultivée », et donc à passer à côté d'une grande partie de la définition de la culture en tant que telle. Or, si cette approche à sens unique pouvait être partiellement compréhensible dans les années 1970, elle est de moins en moins pertinente au fil du temps, à mesure que les pratiques culturelles et leurs modes d'accès se complexifient, se multiplient et s'hybrident les unes aux autres : « De fait, lorsqu'il est question de définir les non-publics aujourd'hui, il faut se rappeler que les médias ont plus contribué à l'éclatement des référentiels qu'ils n'ont facilité l'accès à la culture cultivée. » (Luckerhoff et al., p. 236)

Dans ce contexte, l'utilisation de la notion de non-public pourrait sembler obsolète. Néanmoins, Luckerhoff *et al.* estiment que dans une optique de compréhension, elle peut garder une certaine pertinence : « La notion de non-public demeure intéressante à étudier pour comprendre les raisons de ne pas être ou de ne pas se considérer public d'une forme de culture donnée à un moment donné. » (p. 242). Cela présuppose de débarrasser la définition de non-public des biais idéologiques qu'elle véhiculait lors de son apparition ou des visées markétings qu'elle a pu prendre par la suite.

Méthode

Nous avons rencontré onze participants de 19 à 57 ans, six de genre féminin et cinq de genre masculin. Tous sont étudiants dans l'enseignement supérieur ou l'ont déjà été, dans des domaines variés (mathématiques, géographie, économie, philosophie…), au premier cycle ou aux cycles supérieurs (maitrise ou doctorat). La première vague de rencontres avec les participants s'est

déroulée entre septembre et décembre 2016, et la deuxième vague entre septembre et décembre 2018. Au cours de la première vague d'entretiens, nous avons constaté que certains participants estimaient qu'ils connaissaient mal le sujet abordé, qu'ils n'avaient rien à dire de pertinent ou que leurs affirmations devaient être imprécises ou fausses. Certains ont émis l'idée que le livre numérique était pour eux quelque chose de relativement vague, qu'ils avaient du mal à se représenter.

En conséquence, nous avons décidé d'effectuer une expérience complémentaire : faire essayer aux participants une liseuse électronique contenant plusieurs livres numériques. Nous avons opté pour la liseuse, car il s'agit de l'appareil avec lequel les participants étaient les moins familiers, contrairement à l'ordinateur, au cellulaire ou à la tablette (avec laquelle la liseuse est fréquemment confondue). De plus, la liseuse est un appareil strictement dédié à la lecture, ce qui rendait l'expérience de lecture différente des autres supports comme la tablette, dont les usages sont polyvalents. Nous avons ensuite procédé à une deuxième vague de recrutement, afin de faire essayer la liseuse aux participants au cours des entretiens et d'obtenir ainsi une première impression spontanée de leur part. Par ailleurs, l'une des participantes a accepté d'essayer la liseuse pendant une semaine, à l'issue de laquelle nous avons planifié un nouvel entretien pour qu'elle puisse nous faire part de son expérience détaillée.

Pratiques numériques

Les participants utilisent au quotidien un ordinateur, généralement pour le travail, ainsi qu'un cellulaire, afin d'être rejoints facilement, de jouer à des jeux, d'aller sur *Facebook*, etc. Jimmy (23 ans) utilise ses appareils numériques principalement à des fins professionnelles et le moins possible à des fins de loisir : « Pour moi, mettre du divertissement sur l'ordinateur ou le téléphone, c'est comme si ça venait un peu brouiller l'essence de l'appareil ». Quelques participants possèdent une tablette qu'ils utilisent régulièrement à des fins variées (professionnelles, ludiques, informatives…).

Certains participants, comme Maude (25 ans), ont déjà essayé ponctuellement la lecture de livres numériques, principalement dans un contexte de travail académique. Lorsque c'est le cas, ils ont utilisé leur ordinateur ou leur tablette. Dans un contexte de loisir, d'autres participants ont tenté l'expérience sur un téléphone cellulaire. Jimmy (23 ans) lit de temps à autre *L'Iliade* d'Homère pour passer le temps lorsqu'il ne dispose pas d'une connexion à Internet. De son côté, Stéphane (28 ans) n'a pas été convaincu par son expérience de lecture sur cellulaire : « J'ai fini par en lire un au complet, mais il manquait un petit quelque chose. […] J'imagine que ce n'est pas la meilleure expérience de lecture que je peux avoir ». Il éprouve toutefois des difficultés à déterminer ce qui rendait cette expérience désagréable. En ce qui concerne la lecture sur liseuse, Sara (25 ans) est la seule participante à l'avoir déjà essayée avant l'entretien, par curiosité, parce que l'occasion s'est présentée une fois. Néanmoins, elle évoque plutôt son expérience d'utilisatrice d'un objet électronique qu'elle connait peu que son expérience de lectrice en tant que telle.

Perception initiale du livre numérique

En interrogeant chaque participant, nous avons déterminé leur conception préétablie du livre numérique. Ainsi, la première image concrète qui leur vient en tête est celle d'une tablette, de taille variable. Stéphane (28 ans) parle d'« espèces de grandes tablettes juste pour ça », tandis qu'Anne-

Sophie (57 ans) évoque « une petite plaquette ». Martine (26 ans) utilise le terme d'*iPad*, tablette de la marque *Apple*. Pour certains participants, l'image évoquée est plus abstraite. Sans même qu'ils l'aient essayé, le livre numérique les renvoie spontanément à des sensations ou des expériences négatives. Jimmy (23 ans) estime que le livre numérique est « moins confortable », Benoît (35 ans) le qualifie d'« impersonnel » et Julien (33 ans) d'« incomplet ». Alice (24 ans) et Stéphane évoquent même immédiatement « des maux de tête ».

Plusieurs participants utilisent le terme de « tablette » pour évoquer spécifiquement le support de lecture numérique. La distinction entre tablette et liseuse semble quelquefois confuse pour les participants, même lorsqu'ils connaissent au moins de nom cette dernière. Il leur arrive de chercher leurs mots et d'utiliser l'un des deux termes pour exprimer l'autre : « C'est une tablette, une liseuse, je ne sais plus comment on appelle ça » (Benoît, 35 ans). Certains d'entre eux disposent néanmoins de connaissances ponctuelles plus précises sur le sujet, comme Maude (25 ans) qui utilise le terme de *Kindle*, liseuse de la marque *Amazon*. Les participants ayant été en contact avec la liseuse au cours des entretiens ont été surpris de l'aspect de cette dernière de manière positive. Alice (24 ans) qualifie spontanément l'objet de « *cute* ». Plusieurs ont souligné d'emblée l'aspect confortable et pratique du format de la liseuse, semblable à celui d'un livre de poche.

Rapport à l'objet

Le rapport à l'objet-livre est l'un des aspects que les participants évoquent le plus fréquemment et semble le résultat le plus manifeste pour notre recherche. Les participants associent au livre papier, en tant qu'objet matériel, un certain nombre de caractéristiques. Pour eux, ces caractéristiques sont très importantes et font partie intégrante de leur rapport à la lecture et au livre. Or, ils estiment qu'elles s'altèrent, voire qu'elles disparaissent complètement, avec le livre numérique. Alors qu'ils entretiennent avec leurs livres papier un rapport très riche et affectif, le rapport qu'ils entretiennent avec leurs différents appareils électroniques est au contraire froid et détaché, même lorsque leurs pratiques numériques sont bien développées. Ce dernier aspect apparait plus implicitement dans les entretiens, car les participants développent de manière beaucoup plus détaillée leur rapport positif au livre papier que leur rapport neutre ou négatif aux appareils électroniques.

Prédominance du support papier

De manière générale, les participants perçoivent le livre comme une synthèse entre un support et un contenu, selon la distinction dégagée dans le cadre conceptuel (OQLF, 2005 ; CNRTL, 2012). Chacun de ces deux aspects du livre revêt pour eux une certaine importance. Toutefois, leur intérêt pour le support matériel de lecture peut surpasser leur intérêt pour le contenu de l'œuvre : « Mon plaisir à moi, quand je tiens ce livre-là, c'est de me dire qu'il date de vraiment longtemps. Ça n'est pas de me dire "Wow, c'est Jules Verne"! Juste, je *tripe* parce que c'est un vieux livre » (Alice, 24 ans). Or, plusieurs participants estiment que le livre numérique, centré uniquement sur le contenu, tend à supprimer l'importance du support matériel. Ainsi, les participants considèrent qu'« il manque quelque chose » au livre numérique par rapport au livre papier : « Je trouve que l'objet en soi du livre se perd. Enfin, il n'a pas disparu, mais il pourrait être amené à diminuer beaucoup » (Jonathan, 24 ans). Ce constat rejoint la définition générale du livre et celle du livre numérique, dégagées dans le cadre conceptuel. En effet, alors que la définition générale du livre place le support au premier plan par rapport au contenu, celle du livre numérique, au contraire,

inverse l'importance de ces deux composantes et fait prédominer le contenu sur le support (OQLF, 2010).

Plusieurs participants estiment toutefois que le support n'est pas censé influer sur l'expérience de lecture, même si eux-mêmes lui accordent de l'importance : « C'est peut-être juste une question de sentiment. L'important, c'est le contenu, pas le contenant. Mais moi, j'en retire tout le temps une satisfaction supérieure » (Jonathan, 24 ans). Ainsi, ils se considèrent eux-mêmes hors de la norme en accordant personnellement une telle importance au support matériel de lecture. On peut dès lors constater un paradoxe : selon les participants, le contenu est censé prévaloir sur le support de manière générale, mais le support leur semble important sur le plan individuel.

Aspects sensoriels

Afin d'expliquer l'importance qu'ils accordent au support de lecture, certains participants mentionnent les aspects sensoriels du livre papier. Le toucher est la sensation la plus spontanément mentionnée par les participants : « J'aime toucher du papier, j'aime le livre en dur » (Jimmy, 23 ans). L'expression « contact papier » apparait à plusieurs reprises au cours des entretiens. D'autres expériences sensorielles que le toucher sont également évoquées. La vue, l'ouïe (le bruit des pages qui se tournent), l'odeur du papier font partie intégrante de leur rapport au livre : « Il y a quelque chose de sensoriel là-dedans. Toucher les pages, entendre les pages qui se tournent, plier ta page… [...] Pour moi, c'est ça. C'est une activité assez sensorielle : le toucher, l'odorat, l'ouïe, la vue aussi, évidemment » (Benoît, 35 ans). De son côté, Jonathan (24 ans) compare son gout pour le livre papier à « une sorte de fétichisme ». Cet aspect sensoriel du papier est relevé dans l'étude menée par Poirier *et al.* (2015), qui remarquent qu'il s'agit de l'un des principaux arguments avancés par leurs participants afin de justifier leur préférence pour le livre papier.

Certains participants remarquent que les acteurs du livre essaient de reproduire sur le livre numérique les expériences sensorielles propres au livre papier. Mais pour eux, ces tentatives sont infructueuses : « [J'aime] le bruit du papier, des pages qu'on tourne. Même si on essaie de les simuler sur le livre numérique [*rire*] » (Anne-Sophie, 57 ans). On constate ainsi un effet analogue à celui de la vallée dérangeante (*uncanny valley*) en robotique, conceptualisée par Mori (2012[1]). Plus les concepteurs tentent de faire ressembler un robot à un être humain, plus le robot provoque un sentiment de malaise. Or, plus le livre numérique acquiert une apparence ou des fonctionnalités proches du livre papier, plus les participants relèvent les discordances entre les deux, systématiquement à l'avantage du livre papier, comme on peut le relever avec la réaction d'Anne-Sophie.

Variété du papier et uniformisation du numérique

Les formes très variées que peut prendre le support du livre papier amènent certains participants à entretenir avec chacun de leurs ouvrages un rapport particulier, parfois très fortement affectif :

> Je pense que le livre [papier] crée un rapport plus personnel. [...] Souvent, en vrai, on va dans une librairie de livres usagés, ce qui augmente ce sentiment-là. Trouver un livre que tu n'as jamais trouvé ailleurs, puis que tu ne trouveras peut-être plus jamais. [...] Mais oui, l'espèce de sentiment comme d'unicité. [...] C'est l'unicité qui te fait acheter un vieux livre. (Alice, 24 ans)

Ainsi, les rapports qu'entretiennent les participants avec leurs livres peuvent être très divers. Par exemple, plusieurs d'entre eux ne sont pas dérangés par le fait que quelques-uns de leurs

1. L'étude originale est parue en 1970. La traduction actuelle en français a été effectuée en 2012.

ouvrages papier soient abimés. Au contraire, ils estiment parfois que cela peut leur donner une valeur supplémentaire : « Mes livres, je les magane, je les traine partout avec moi. Il y a moins de vécu pour un livre si je dois faire attention » (Martine, 26 ans). À l'autre bout du spectre, d'autres participants mentionnent prendre soin de certains de leurs livres, souvent vieux : « Ça coute cher, donc tu y fais attention, tu en prends soin, c'est un objet de collection. C'est précieux » (Benoît, 35 ans). Ces différents rapports au livre papier, parfois opposés, ne s'excluent pas mutuellement malgré tout. Ils se retrouvent parfois simultanément chez une même personne et concernent différents livres. Pour Staiger (2012), cet attachement pour le support papier et la variété des formes qu'il peut adopter dépassent la simple préférence esthétique de la part des lecteurs, car ils leur permettent de mieux appréhender le contenu du livre.

Certains participants considèrent qu'à l'inverse du livre papier, le livre numérique tend à l'uniformisation et que celle-ci amoindrit leur rapport au livre : « Avec une tablette numérique, [...] finalement, tous les livres s'équivalent parce qu'ils sont tous sur la même plateforme » (Jonathan, 24 ans). Julien (33 ans) estime que « c'est ta tablette, oui, mais ça n'est pas ta copie personnelle du livre. C'est une copie universelle. » Pour lui, cette uniformisation concerne non seulement le support matériel de lecture (*hardware*), puisque tous les livres sont consultés sur le même appareil, mais également le support immatériel (*software*), puisque tous les livres s'affichent de la même façon : « Là-dessus, j'ai tendance à croire que ça va être toute la même police. [...] Sur une tablette, peut-être que ça égalise toutes les formes de littérature. Peut-être que ça me tannerait. » De son côté, Jonathan ajoute que l'uniformisation du numérique concerne également l'écriture : « Lorsque j'écris un texte sur *Microsoft Word*, j'ai l'impression qu'entre ce texte-là et le texte de quelqu'un d'autre, ils sont dans le même format, dans la même plateforme, donc c'est un texte comme un autre. »

Pignier (2010) constate également que la conception des documents numériques, lesquels comprennent notamment le livre numérique, tend vers une simplification esthétique, donc vers une uniformisation générale : « Globalement, on assiste à une simplification esthétique à l'extrême. Chaque genre [de document] est coulé dans un moule uniforme, aux propriétés sensibles identiques. [...] Seule la forme du support matériel peut se décliner en quelques types, très peu nombreux » (p. 78). Pignier explique cette uniformisation par « une logique de productivité, de rentabilité temporelle et économique » (p. 78). Il est intéressant de constater qu'en parallèle de l'uniformisation des supports immatériels de lecture, l'on assiste à une diversification partielle des supports matériels (ordinateur, tablette, liseuse et cellulaire, déclinés selon différentes marques et gammes de produits). Ces deux tendances à priori contradictoires semblent provoquer des dissonances chez les participants, qui ne parviennent pas à s'approprier le livre numérique comme ils le font avec le livre papier, selon la façon décrite plus haut par Staiger (2012).

Bibliothèque

L'importance que les participants accordent au support matériel de lecture n'est pas seulement associée à chaque livre qu'ils possèdent, mais également à leur collection de livres papier. Cette collection est perçue comme un tout global et elle est désignée, par métonymie, sous le nom de « bibliothèque ». Plusieurs participants se rejoignent sur le fait qu'ils aiment disposer chez eux d'une bibliothèque comportant un nombre de livres plus ou moins grand. Il s'agit d'un aspect qu'ils trouvent important et auquel ils se voient mal renoncer. Or, pour eux, le développement du livre numérique risquerait de les conduire à dématérialiser complètement leur bibliothèque et

donc à abandonner certains avantages qu'ils lui attribuent. Poirier *et al.* (2015) citent d'ailleurs la « volonté de constituer une bibliothèque » (p. 55) comme l'une des motivations possibles pour l'achat d'un livre papier. Ils précisent que cette motivation peut conduire les acheteurs à privilégier les « beaux livres » et les grands formats plutôt que les livres de poche, la valeur esthétique de la bibliothèque étant ici mise en avant. Ainsi, l'on retrouve une fois de plus une prédominance du support sur le contenu pour le livre papier.

Dans leur discours, les participants tendent à souligner les caractéristiques physiques de la bibliothèque, en particulier son aspect visuel. Pour eux, outre sa dimension esthétique importante, les deux rôles principaux d'une bibliothèque sont liés à sa visibilité. Tout d'abord, elle permet aux participants de visualiser la totalité de leurs livres en même temps, ce qui les aide parfois à choisir leurs lectures : « J'aime ça insérer un livre que j'ai lu dans ma bibliothèque. [...] Ça me permet de voir ce que j'ai lu, puis aussi, ça me permet de visualiser ce que j'aimerais lire » (Simon, 19 ans). Ensuite, la bibliothèque permet aux participants d'afficher leurs choix de lecture lorsqu'ils reçoivent de la visite ou d'observer les choix de lecture d'une personne qui les reçoit.

Les participants mentionnent également l'encombrement physique causé par la bibliothèque et les livres papier en général. Par opposition, le gain de place et le fait de pouvoir emporter toute sa collection de livres avec soi sont perçus comme l'un des rares avantages du livre numérique : « J'ai l'impression que si j'avais une liseuse, je pourrais emmener avec moi tous mes textes académiques et aussi tous mes livres pour le plaisir. Étant donné que je me promène beaucoup, je pense que ça pourrait être assez pratique » (Maude, 25 ans). Ce point apparait dans d'autres études comme celles de Farinosi *et al.* (2016) ou de Poirier *et al.* (2015). Toutefois, nous avons relevé ici un élément supplémentaire : bien que les participants citent le gain de place comme un avantage du livre numérique, certains estiment que cet argument n'entre pas en ligne de compte dans leur cas personnel.

Plus encore, l'encombrement provoqué par les livres papier dans la bibliothèque n'est pas toujours perçu comme un inconvénient en tant que tel : « Oui, ça prend de la place, mais j'aime que ça en prenne, c'est bizarre. Dans les faits, j'aime voir les livres s'accumuler » (Jimmy, 23 ans). L'on retrouve une idée similaire pour l'encombrement des livres papier en voyage : « J'ai passé des années à trimbaler un sac plein de livres, ça fait partie de l'expérience aussi d'avoir ton sac très lourd [*rire*] et de trimbaler ça » (Benoît, 35 ans). Certains participants mentionnent que le fait de disposer d'une place limitée pour leur bibliothèque les conduit à sélectionner soigneusement les livres qu'elle contient : « Je garderai quand même une bibliothèque, mais juste avec les livres significatifs, ceux que j'ai reçus en cadeau ou qui me sont vraiment utiles et dans lesquels j'ai beaucoup écrit » (Maude). Ainsi, paradoxalement, l'encombrement causé par la bibliothèque renforce sa valeur aux yeux des participants.

Au-delà de l'aspect visuel et de l'encombrement potentiel, les participants accordent à la bibliothèque une valeur qui dépasse ses simples caractéristiques physiques. Plusieurs d'entre eux décrivent la bibliothèque comme un meuble important dans une maison ou un appartement. Même si elle ne semble *à priori* pas indispensable à l'aménagement d'un lieu de vie, elle lui donne une valeur ajoutée. Cette valeur ajoutée est à la fois esthétique et affective. Ces deux aspects sont intimement liés dans le discours des participants.

Debray (1995) souligne l'importance prise par la bibliothèque dans *Les Mots*, l'autobiographie de Jean-Paul Sartre. En frappant son imaginaire, c'est celle-ci qui lui aurait d'abord donné le

gout du livre, puis le gout de la lecture elle-même. Le rôle de la bibliothèque aurait ainsi été particulièrement important chez Sartre, à la fois en tant qu'objet matériel, visible et tangible, et en tant qu'objet symbolique.

Livre papier et rapport au passé

Le livre papier incite les participants à se rappeler ou à imaginer le passé qu'il a traversé en tant qu'objet matériel. Anne-Sophie (57 ans) explique que lorsqu'elle relit un livre, elle se rappelle l'endroit où elle l'a lu la dernière fois. Ce sentiment est renforcé chez elle lorsqu'il s'agit d'un livre auquel elle a ajouté des annotations à la main. Quand le livre papier n'est pas directement associé à leurs propres souvenirs, les participants imaginent parfois l'histoire de l'objet qu'ils tiennent dans leurs mains. Ils effectuent tout particulièrement cet exercice dans le cas de livres d'occasion ou empruntés à la bibliothèque car ceux-ci comportent des traces visibles du passé qu'ils ont traversé. Ainsi, l'attachement des participants pour les livres papier s'explique également par le fait qu'il s'agit d'objets qui ont une histoire, qui se manifeste par des traces physiques visibles.

Certains participants évoquent le livre papier comme s'il était doté d'une vie propre : « Le livre, on dirait qu'il peut vivre. Un livre ou un journal, ça vit » (Anne-Sophie, 57 ans). Benoît (35 ans) estime qu'« il y a une certaine âme dans le livre ». Plusieurs participants mentionnent explicitement que pour eux, contrairement au livre numérique, le livre papier a un « vécu ». Le terme est directement cité dans plusieurs entretiens et indirectement mentionné dans d'autres. Or, lorsque les participants attribuent au livre papier cette qualité d'« âme », de « vie » ou de « vécu », ils inscrivent ce dernier dans un certain rapport au passé : « Le livre, c'est un objet qui a traversé les époques : ça ne date pas d'hier, le fait qu'on ait des livres papier » (Jonathan, 24 ans). Ainsi, il semble que pour les participants, la puissance d'évocation du livre papier dépasse le livre lui-même et l'histoire que l'objet a traversée individuellement pour prendre une dimension plus globale. Debray (1995) estime que le livre papier, sous sa forme *codex*, est profondément inscrit dans « l'inconscient collectif » occidental (p. 15). Pour lui, cela s'explique par le fait que l'apparition du *codex* coïncide avec l'essor des « religions du Livre » (p. 16) telles que le christianisme et que l'objet-livre se retrouve alors investi d'une dimension religieuse dont on retrouve encore des traces aujourd'hui, par un « transfert animiste imprévu » (p. 16). Sans aller jusqu'à une interprétation religieuse telle que soutenue par Debray, il est possible d'avancer que comme le livre a gardé un aspect relativement constant à travers les siècles et que la dernière révolution majeure qu'il a traversée date du 19e siècle (Barbier, 2006), cela a suffi à lui donner une dimension collective et historique profondément ancrée. En ce sens, l'apparition du livre numérique vient bouleverser un solide paradigme vieux de plusieurs siècles qui pourrait expliquer la méfiance et l'incertitude à son égard dans les pays occidentaux.

Livre numérique et rapport au futur

Par opposition avec le livre papier, le livre numérique est perçu par les participants comme dénué de « vécu » et non inscrit dans un rapport au passé, mais plutôt dans un rapport au futur.

L'absence de « vécu » du livre numérique est très peu développée de manière explicite par les participants. Lorsqu'ils en parlent, c'est rapidement, en conclusion de leur développement sur le « vécu » du livre papier, afin d'affirmer que les points qu'ils viennent de mentionner ne se retrouvent pas avec le livre numérique. En revanche, certains associent plus ou moins directement le livre numérique à un certain rapport au futur. Parfois, ce sera de manière imagée, comme pour

Stéphane (28 ans) qui qualifie le livre numérique d'« un peu futuriste ». D'autres estiment que le livre numérique va finir par s'imposer et remplacer le livre papier dans un futur plus ou moins proche. Cette perspective est perçue de manière négative : « Je suis un peu pessimiste à ce sujet-là. [...] Je pense que dans cinquante ans, ça se peut que les seuls livres papier qui restent soient dans une bibliothèque fermée et qu'on ne puisse pas vraiment y accéder » (Alice, 24 ans).

Ainsi, les participants assimilent le livre papier au passé et le livre numérique au futur, ce qui peut expliquer en partie leur malaise vis-à-vis de ce dernier. D'un côté, le livre papier, vieux de plusieurs siècles, représente un paradigme profondément ancré. De l'autre, le livre numérique vient renverser ce paradigme et est perçu par certains participants comme quelque chose d'inéluctable. Pour eux, il s'agit de la prochaine étape des innovations numériques, dans la lignée de la télévision, de l'ordinateur et du téléphone cellulaire. Or, les participants se trouvent attachés à ce paradigme supposément en déclin du livre papier et craignent l'avènement d'un nouveau paradigme du livre numérique, qui leur semble moins souhaitable que l'ancien. Leur malaise provient soit du fait que le changement ne leur semble pas souhaitable, comme dans le cas de Jonathan (24 ans), soit du fait que le changement leur semble potentiellement souhaitable, mais qu'eux-mêmes ne parviennent pas à s'y résoudre, comme dans le cas de Stéphane (28 ans) : « On dirait que j'aime aussi m'accrocher un peu au passé. J'aime dire en blague qu'à mon âge, je suis vieux et je n'aime pas le changement. Pour les livres, c'est comme une sorte d'appel à la tradition. » On retrouve cette dissonance chez plusieurs participants, qui estiment que le problème vient peut-être d'eux-mêmes et se qualifient de « nostalgique » (Benoît, 35 ans) ou de « romantique » (Maude, 25 ans). Cette dissonance est également relevée chez Staiger (2012), qui remarque un hiatus entre la croyance collective que le livre numérique remplacera le livre papier et l'attachement au livre papier :

> Dans la mesure où les bibliothécaires adoptent *en masse* l'idée que les versions numériques des livres sont destinées à remplacer les versions physiques, la suppression progressive des livres imprimés sera en effet inévitable, car elle se réalisera d'elle-même. La pression de cette croyance collective est la raison pour laquelle la plupart des *aficionados* du livre physique adoptent un ton d'excuse autodépréciateur lorsqu'ils expriment leurs préférences : « Appelez-moi vieux jeu, mais... » ou « C'est juste une question de gout, mais... j'aime juste la sensation du livre physique. » (p. 362, traduction libre[2])

Debray estime pour sa part que « tout progrès *ici* suscite un mouvement rétrograde *là* » (1995, p. 21). Ainsi, selon lui, c'est la dématérialisation du livre qui provoque, par réaction directe, une resacralisation du livre en tant qu'objet matériel. Selon cette interprétation, ce serait donc l'arrivée du livre numérique qui augmenterait l'attachement des participants pour le livre papier et les inciterait à donner un sens plus profond à leur relation avec celui-ci. Il est également possible d'avancer que cet attachement était déjà bien ancré chez les participants, mais que c'est la comparaison avec le livre numérique qui leur a permis de le réaliser pleinement.

Ainsi, les participants accordent une grande importance au livre papier en tant qu'objet matériel, qu'il s'agisse d'un ouvrage en tant que tel ou d'une collection complète d'ouvrages (bibliothèque). L'importance accordée au support peut dépasser celle accordée au contenu du fait de la prédominance du support sur le contenu dans le cas du livre papier. De plus, elle dépasse le simple cadre du livre, qui est perçu comme plus que la stricte somme de ses composantes et s'inscrit dans un certain rapport au passé. Or, les participants ne retrouvent pas ces éléments dans le livre numérique, dont le support leur semble bien moins riche de sens que le livre papier. De ce fait, le livre numérique leur apparait comme une version amoindrie du livre papier.

2. *Clearly, inasmuch as librarians en masse adopt the view that digital versions of books are destined to replace physical ones, the phasing out of print books will indeed be inevitable because it will be self-fulfilling. The pressure of this collective belief is the reason why most aficionados of physical books adopt a self-deprecatory, apologetic tone when stating their preferences: "call me old-fashioned but . . ." or "this is just a matter of taste but . . . I just like the feel of the physical book."*

Freins matériels et logistiques

Le rapport que les participants entretiennent avec le livre en tant qu'objet matériel passe également par des considérations pratiques. En effet, ils relèvent un certain nombre d'obstacles d'ordre matériel et logistique posés spécifiquement par le livre numérique. Comme ces diverses contraintes sont bien moins importantes, voire complètement absentes, en ce qui concerne le livre papier et du fait de la comparaison effectuée entre les deux supports, elles tendent à rebuter les participants, qu'ils soient ou non intéressés par l'adoption éventuelle du livre numérique.

Développement et accessibilité de l'offre numérique

Plusieurs participants estiment que l'offre de livres numériques au Québec est soit faiblement développée, soit difficilement accessible. Par exemple, Sara (25 ans) n'est pas certaine de la disponibilité en version numérique du « genre de lecture [qu'elle] aimerai[t] » ou des livres scolaires dont elle aurait besoin. Ainsi, même les participants potentiellement tentés par le livre numérique ne savent pas réellement de quelle manière et auprès de qui ils peuvent s'en procurer. Ils auraient alors spontanément tendance à utiliser les mêmes méthodes que pour se procurer des livres papier, principalement par l'achat en librairie ou par le prêt en bibliothèque. Mais ils estiment que ces solutions sont moins avantageuses pour se procurer des livres numériques.

En ce qui concerne les bibliothèques publiques ou universitaires, certaines d'entre elles proposent un système de prêt numérique au moyen d'une plateforme collective de diffusion, *pretnumerique.ca* (Labbé, 2018). Plusieurs participants ont déjà essayé et apprécié l'emprunt numérique à la bibliothèque. Néanmoins, selon Jimmy (23 ans), même si l'offre numérique se développe dans les bibliothèques publiques et universitaires, elle est loin de pouvoir égaler l'offre de livres papier. De plus, il estime que le prêt numérique en bibliothèque est plus contraignant que le prêt physique. Cette difficulté à développer une offre numérique pourrait notamment s'expliquer par le fait qu'elle occasionne de profonds changements organisationnels chez les acteurs du livre.

Ainsi, la mise en place durable du livre numérique ne nécessiterait pas uniquement des ajustements mineurs, mais un bouleversement complet du paradigme actuel de l'édition. Cette nécessité pourrait en partie expliquer pourquoi un certain nombre d'acteurs du livre semblent réticents à développer leur offre numérique, que ce soit en numérisant des ouvrages déjà existants ou en publiant des ouvrages directement sous une forme numérique. Il est également possible d'émettre l'hypothèse que les éditeurs traditionnels puissent être refroidis par le manque de succès du livre numérique auprès des publics, ce qui créerait un phénomène de cercle vicieux entre l'offre et la demande de livres numériques.

Les participants estiment néanmoins que le numérique peut faciliter l'accès à certains contenus écrits. Dans certaines circonstances, il leur arrive de lire sur divers supports numériques, parce que c'est plus pratique, plus facile d'accès ou parce qu'ils n'ont pas d'autre choix possible.

Il est possible de constater que cette situation concerne principalement les journaux ou les articles scientifiques, et plus rarement les livres en tant que tels. Cela dit, certains participants estiment qu'un bon développement de l'offre de livres numériques pourrait devenir un atout, tout particulièrement en ce qui concerne les livres rares et difficiles d'accès.

Les participants saluent d'ailleurs les initiatives visant à rendre disponible gratuitement aux publics des versions numériques de documents rares : « Ça s'en vient de plus en plus. Le musée

de New York a numérisé toutes ses cartes géographiques, toutes ses archives. Ce sont des millions de documents [auxquels on a] accès en ligne. C'est super ! » (Julien, 33 ans). De plus, certains participants estiment que le numérique pourrait faciliter l'émergence d'une offre alternative de livres car les auteurs ont désormais la possibilité de ne pas passer par les circuits traditionnels du livre, que ce soit pour la publication de leurs œuvres ou pour leur diffusion. Stéphane (28 ans) est notamment abonné à un groupe *Facebook* où plusieurs auteurs font la promotion de leurs ouvrages autopubliés sur *Amazon*. Ainsi, les médias sociaux pourraient en partie faciliter l'accès à certains contenus écrits qui ne seraient pas disponibles autrement.

Critères financiers

Certains participants sont réfractaires au livre numérique pour des raisons financières. En effet, l'achat d'un appareil technologique spécialement destiné à la lecture représente un gros investissement immédiat, qu'il faut ensuite rentabiliser par l'achat d'un certain nombre de livres numériques. Cela représente un engagement important pour les participants, en particulier lorsqu'ils ne sont pas certains que le livre numérique pourrait leur convenir : « C'est quand même un gros achat sur le moment, parce que le cout de cette tablette-là, ce serait l'équivalent de quelques livres » (Sara, 25 ans). Cet aspect est particulièrement perceptible dans le cas des liseuses, qui servent spécifiquement à la lecture de livres, alors que les tablettes, téléphones cellulaires et ordinateurs disposent d'autres fonctionnalités que les participants pourraient également utiliser pour rentabiliser leur achat. Or, comme ils possèdent déjà un ou plusieurs appareils électroniques, ils sont réticents à acheter un appareil supplémentaire.

Circulation du livre

Sous sa forme papier, le livre circule plus aisément d'un individu à l'autre car il peut facilement être prêté, donné ou revendu. Simon (19 ans) considère ce point comme particulièrement important dans son propre rapport au livre.

Poirier *et al.* (2015) constatent que cette notion d'une circulation du livre entre particuliers apparait à plusieurs reprises dans leur étude. Leurs participants évoquent des achats de livres usagés, des cadeaux à des proches, des dons ou des prêts, ces deux derniers modes de circulation se confondant parfois l'un avec l'autre. La facilité de circulation est perçue comme un atout majeur du livre papier. Par ailleurs, Le Béchec *et al.* (2014) remarquent que le développement des réseaux numériques a permis l'émergence de nouveaux modes de circulation du livre papier. Ils citent notamment la revente de livres papier sur des plateformes comme *ebay* ou *priceminister*, voire de sites de troc ou d'initiatives d'échanges de livres lancées par des blogueurs. Selon eux, la circulation du livre papier entre individus est un aspect important pour les lecteurs, mais particulièrement sous-estimé par les acteurs du livre.

Le Béchec *et al.* estiment que la possibilité de circulation du livre papier accorde à celui-ci une valeur ajoutée qui dépasse le rapport à l'objet matériel et l'expérience de lecture elle-même : en effet, c'est la valeur de partage qui est ici mise en avant. Or, tel qu'il est conçu actuellement, le livre numérique s'accorde beaucoup plus mal que le livre papier à cette logique de circulation entre particuliers.

Le problème d'interopérabilité représente un frein important à la diffusion du livre numérique, non seulement entre particuliers, mais également auprès de certains acteurs du livre tels que les bibliothèques.

Fragilité du numérique

Les participants reprochent aux appareils technologiques leur fragilité, ce qui conduit les participants à les utiliser avec plus de prudence : « Le livre numérique, mine de rien, ça reste un gadget : on l'échappe par terre, il casse. [...] Je ne sais pas combien coute aujourd'hui un livre numérique, mais c'est de l'argent gaspillé » (Jonathan, 24 ans). Outre les appareils technologiques eux-mêmes, les fichiers numériques de lecture sont également perçus comme plus fragiles par les participants, du fait de leur caractère intangible.

Expérience de lecture

En tant que lecteurs de livres papier, les participants sont habitués à une expérience de lecture qu'ils trouvent à la fois intuitive et agréable. Il s'agit d'un état précis, spécifique à chacun des participants, qu'ils recherchent à la lecture d'un livre papier. Or, cet état est très différent de celui qu'ils atteignent lors de leurs diverses activités numériques. Après avoir essayé la liseuse pendant environ une semaine, Martine (26 ans) estime que « ça n'est pas aussi charmant qu'un livre. [...] L'approche du livre numérique est plus froide, je trouve. » Les participants craignent que le livre numérique n'emprunte trop de caractéristiques à l'expérience du numérique et pas assez à l'expérience de lecture de livres papier, à laquelle ils sont très attachés dans ses différents aspects.

Transposition des fonctionnalités du livre papier au numérique

Certaines fonctionnalités, comme le fait de pouvoir ajouter des annotations dans les marges d'un livre, sont perçues comme plus simples à effectuer sur le livre papier que sur le livre numérique. Plusieurs participants trouvent cette fonctionnalité importante, mais ne savent pas si le livre numérique leur permet de le faire ou n'imaginent pas que ce soit le cas.

Zhang et Kudva (2013) notent également, entre autres points, les réserves des participants pour effectuer leurs annotations sur un support papier plutôt que numérique. Par ailleurs, au-delà de la lecture de livres, le papier est perçu comme plus facile à appréhender que le numérique pour effectuer par exemple des annotations graphiques. Ainsi, certaines fonctionnalités propres au papier se complexifient lorsqu'elles sont transposées dans un cadre numérique. Cela tend à rebuter les participants habitués à la simplicité que leur offre le papier.

Maniabilité

Outre les significations que les participants attribuent au support matériel du livre papier, sa tangibilité leur permet de vivre une certaine expérience de lecture qu'ils estiment irrémédiablement modifiée par le changement de support matériel du livre numérique. Les participants associent la lecture d'un livre papier à ses aspects tangibles et la lecture d'un livre numérique à ses aspects intangibles. Parmi les aspects tangibles de l'expérience de lecture, c'est le geste de « tourner les pages » que les participants mentionnent le plus spontanément. Certains n'en parlent pas explicitement, mais le suggèrent en imitant ce mouvement pour illustrer leurs propos au cours des entretiens. À contrario, le geste de tourner les pages est dépeint comme impossible à reproduire en numérique.

Repérage spatial

Le livre papier est perçu par les participants comme un tout global, dans lequel leur mémoire spatiale et visuelle peut plus facilement s'exercer que dans un livre numérique. En conséquence, ils estiment qu'il est plus aisé de se repérer au cours de la lecture d'un livre papier, notamment pour reconsulter le livre au cours d'une nouvelle lecture ou pour retrouver une page précise. À l'inverse, le livre numérique est perçu comme quelque chose que l'on ne peut pas voir dans sa globalité, car la mémoire spatiale et visuelle des participants ne les aide plus à se repérer.

Fragmentation et appropriation

Plusieurs participants estiment que leur lecture est plus attentive et complète sur un format papier que numérique. C'est ce que constate Benoît (35 ans), notamment à propos de la lecture de journaux. Il remarque que sur un support numérique, il a tendance à lire plus rapidement et de manière plus fragmentaire que sur un support papier. L'IFOP (2014) estime que parmi les lecteurs de livres numériques, 56 % trouvent que leur lecture sur un support numérique est plus superficielle que sur un support papier. La fragmentation des textes et l'importance croissante de la « lecture séquentielle » (Benhamou, 2014) semblent avoir un effet sur les capacités des participants à s'approprier leurs lectures numériques.

Confort de lecture et fatigue visuelle

Les participants éprouvent moins de confort à lire sur un support numérique que sur un support papier. Ils assimilent le papier à quelque chose de « relaxant », de « plus vrai », alors que le livre numérique est perçu comme « froid et rigide ». La fatigue visuelle est la principale raison mise en avant pour expliquer ce manque de confort de la lecture numérique. Certains participants précisent que cette fatigue les conduit à limiter le temps qu'ils consacrent à leurs activités numériques, contrairement à leurs activités de lecture.

Certaines études observent en effet une corrélation entre la luminosité des écrans numériques et la fatigue visuelle. Benedetto *et al.* (2014) remarquent notamment que les personnes lisant sur un écran hautement lumineux clignent moins fréquemment des paupières au cours de leur lecture, ce qui conduit à leur assécher les yeux plus rapidement. La fatigue perçue subjectivement par les participants est également plus importante dans le cas de la lecture sur les écrans à haute luminosité. Une autre étude (Benedetto *et al.*, 2013) effectue un constat similaire, dans le cas d'une comparaison entre lecture sur papier et sur un support numérique : l'assèchement des yeux et la fatigue perçue subjectivement sont plus importants lors de la lecture numérique que de la lecture papier.

Particularités de la lecture sur liseuse

Sur le plan du confort et de la fatigue visuelle, la lecture sur liseuse apparait aux participants comme un compromis imparfait entre lecture papier et lecture numérique. Plusieurs d'entre eux savent que les liseuses utilisent une technologie spécifique pour adapter la luminosité à la lecture, sans forcément en connaitre les détails techniques tels que décrits par Soccavo (2008). Mais ceux qui n'ont pas essayé directement l'appareil restent dubitatifs à propos des différences entre cette technologie et un affichage numérique classique.

Les participants ayant essayé la liseuse sont d'ailleurs quasi systématiquement surpris par la luminosité spécifique à cet appareil. Il s'agit d'une des premières choses qu'ils relèvent à ce sujet. Plusieurs d'entre eux indiquent spontanément que le format de la liseuse leur semble bien adapté. Par la suite, après avoir feuilleté quelques pages, les participants relèvent que la lecture sur liseuse leur semble plutôt confortable.

Différenciation des pratiques de lecture et du numérique

Plusieurs participants estiment que le développement du livre numérique pourrait modifier l'expérience de lecture en tant que telle. Les possibilités du numérique pourraient permettre d'ajouter au livre de nouvelles fonctionnalités impensables sur un support papier, afin de créer une expérience de lecture augmentée. Néanmoins, si certains participants sont curieux à l'idée d'étendre leur expérience de lecture par de nouvelles fonctionnalités numériques, d'autres sont plus réfractaires à cette idée. En effet, ils estiment que cela pourrait brouiller les limites entre leurs pratiques de lecture et d'autres pratiques comme le visionnage de films ou les jeux vidéo. Plusieurs participants soulignent qu'ils trouvent important de tracer une limite entre leurs pratiques de lecture et leurs pratiques numériques.

Obsolescence programmée

La réticence des participants vis-à-vis du livre numérique peut également s'expliquer par des raisons environnementales. Plusieurs d'entre eux déplorent l'obsolescence programmée des appareils électroniques. Ils estiment que la durée de vie d'une liseuse s'élève à environ trois ans. Par ailleurs, les participants ont l'impression que les fabricants d'appareils électroniques cherchent à réduire la durée de vie de leurs produits afin d'en vendre plus.

Conclusion

Le rapport qu'entretiennent les participants avec le livre papier est riche, complexe et significatif. Il dépasse le cadre même de la lecture, déjà considérée comme une expérience de même nature. Le livre numérique leur apparait comme un substitut imparfait de son homologue papier, incapable de le remplacer totalement tant sur le plan de l'objet matériel que de l'expérience de lecture. Par ailleurs, il s'accompagne d'un certain nombre de contraintes que l'on ne retrouve pas ou très peu chez le livre papier. Ainsi, la réticence observée vis-à-vis du livre numérique semble découler directement de sa comparaison avec le livre papier. Il est possible de constater un paradoxe, dans la mesure où parallèlement à leurs pratiques de lecture, les participants ont également des pratiques numériques bien développées, que ce soit à des fins professionnelles ou de loisir.

On peut toutefois remarquer une différence entre la lecture de livres numériques et ces autres pratiques numériques développées par les participants. En effet, celles-ci leur apparaissent non pas comme des succédanés de pratiques existantes, mais comme des compléments ou des renouvèlements avantageux de ces pratiques (on peut citer le cas de l'écoute de télévision en ligne), ou alors comme de nouvelles pratiques qui n'en remplacent pas directement d'autres (on peut citer le cas des jeux vidéo). À l'inverse, dans le cas du livre numérique, la lecture apparait comme une pratique directement apparentée à la lecture sur papier, mais moins avantageuse que cette dernière. Toutefois, ce seul facteur n'est pas suffisant pour expliquer la réticence des participants vis-à-vis du livre numérique. Celle-ci est renforcée par leur crainte que le livre

numérique ne finisse par s'implanter complètement et par remplacer son homologue papier. Le fait d'imaginer dans un avenir plus ou moins proche une disparition totale du livre papier conduit les participants à s'attacher d'autant plus à ce dernier et aux avantages que celui-ci leur procure. Ainsi, paradoxalement, même si elle n'est qu'appréhendée, l'expansion du livre numérique semble avoir encore renforcé les liens des participants avec le livre papier.

Les résultats de cette étude suggèrent que le relatif insuccès du livre numérique au Québec pourrait en partie s'expliquer par la perception négative du livre numérique qu'ont les personnes à la fois lectrices de livres papier et non-lectrices de livres numériques, alors que ces personnes devraient à priori constituer le principal public potentiel du livre numérique. Cette perception négative pourrait être reliée à une ambivalence ressentie face à l'omniprésence du numérique dans toutes les sphères de la vie sociale (Çiftçi, 2019 ; Strømmen-Bakhtiar, 2020). Les participants ne sont pas forcément réfractaires au numérique et l'adoptent dans leur quotidien ou pour certaines pratiques culturelles. Néanmoins, ils préfèrent tenir écartés du numérique certains domaines culturels comme la lecture de livres. Plus le numérique est perçu comme omniprésent, plus leur volonté de préserver la lecture de livres semble s'affirmer fortement. En conséquence, il pourrait être pertinent d'étudier directement ce phénomène.

Par ailleurs, cette volonté de garder séparées lecture et numérique semble également mise à mal par un brouillage de frontière entre les deux. Le numérique étant en partie composé de contenus écrits, il est possible de considérer que les pratiques de lecture et certaines pratiques numériques ne sont pas entièrement différenciées l'une de l'autre, mais forment un spectre continu. L'on retrouve en partie cette position chez Mounier et Dacos (2011), qui détaillent les différentes strates successives de l'édition électronique et soulignent notamment la possibilité d'interactivité entre les auteurs et les publics dans certaines de ces strates. Le numérique viendrait dès lors ouvrir de nouvelles possibilités à la lecture et l'enrichir considérablement. Or, à rebours de cette idée, les participants craignent plutôt que le numérique ne vienne dénaturer leur expérience de lecture et que le premier ne finisse par phagocyter la seconde. D'un autre côté, les tentatives pour rendre la lecture numérique la plus proche possible de la lecture papier, notamment avec les diverses fonctionnalités des liseuses, provoquent chez les participants un sentiment de dissonance assimilable au phénomène de vallée dérangeante (Mori, 2012). Il pourrait donc être pertinent d'étudier directement ce spectre et la façon dont les publics se positionnent vis-à-vis de celui-ci.

Limites et pistes de recherche futures

Les onze participants à l'étude fréquentent ou ont fréquenté l'université, alors que le quart de la population québécoise était titulaire d'un grade en 2016 (ISQ, 2020). L'approche inductive et qualitative retenue ne permet donc pas de généraliser les résultats à l'ensemble de la population. Il s'avèrerait ainsi important de réaliser une recherche hypothético-déductive et quantitative à partir des résultats de la présente étude. Il sera alors possible d'étudier les usages en fonction de l'âge, du revenu, du lieu de résidence ou d'autres variables.

Par ailleurs, la pandémie de Covid-19 pourrait avoir accéléré chez certains le passage à la lecture numérique. Nous comprenons mieux les usages et les perceptions des lecteurs, mais qu'en est-il pour les bibliothèques ? L'offre s'adapte-t-elle à la demande ? Quels changements sociaux implique l'adoption du livre numérique ? Que pensent les bibliothécaires de ces changements ? Comment les vivent-ils ? Il sera nécessaire de continuer à réaliser des études sur la question.

Bibliographie

Barbier, F. (2006). *Histoire du livre*. (2e éd.) Armand Colin.

Benedetto, S., Carbone, A., Drai-Zerbib, V., Pedrotti, M. et Baccino, T. (2014). Effects of luminance and illuminance on visual fatigue and arousal during digital reading. *Computers in Human Behavior, 41*, 112-119.

Benedetto, S., Drai-Zerbib, V., Pedrotti, M., Tissier, G. et Baccino, T. (2013). E-Readers and Visual Fatigue. *PLoS ONE, 8*(12).

Benhamou, F. (2014). *Le livre à l'heure numérique*. Éditions du Seuil.

Blais, M. et Martineau, S. (2006). L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes. *Recherches qualitatives, 26*(2), 1-18.

Bonaccorsi, J. (2009). Le non-public comme un ordre de l'action : modalités de présence du mot et glissements terminologiques. *Loisir et société, 32*(1), 23-45.

Boutin, G. (1997). La conduite de l'entretien. Dans *L'entretien de recherche qualitatif* (p.103-127). PUQ.

CNRTL. (2012). Livre. http://www.cnrtl.fr/definition/livre

Çiftçi, A. (2019). In the Projection of Digital Times: Transformation of Identity, Body and Communication. *AJIT-e, 10*(37), 7-30.

Debray, R. (1995). Dématérialisation et désacralisation : le livre comme objet symbolique. *Le Débat, 86*(4), 14-21.

Farinosi, M., Lim, C. et Roll, J. (2016). Book or screen, pen or keyboard? A cross-cultural sociological analysis of writing and reading habits basing on Germany, Italy and the UK. *Telematics and Informatics, 33*(2), 410-421.

IFOP [Institut français d'opinion publique]. (2014). Étude des perceptions et usages du livre numérique. Étude réalisée pour le GLN [Groupement pour le Développement de la Lecture] et le DRÉV [Département Recherche, Étude et Veille] de la HADOPI [Haute Autorité pour la diffusion des œuvres et la protection des droits sur Internet]. https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2018/03/2815-1-study_file.pdf

Ipsos MediaCT. (2014). *Les nouveaux lecteurs : État des lieux et évolutions des pratiques de lecture depuis 2011*. Étude réalisée pour Livres Hebdo. https://aldus2006.typepad.fr/files/enquetelectureipsoslivreshebdo2014.pdf

ISQ – Institut de la statistique du Québec (2020), *Les titulaires d'un grade universitaire au Québec : ce qu'en disent les données du Recensement de 2016 : faits saillants*.

Labbé, S. (2018). *L'achat et l'emprunt de livres au Québec : une analyse communicationnelle* (Thèse de doctorat, UQTR). http://depot-e.uqtr.ca/8460/1/032072623.pdf

Le Béchec, M., Crépel, M. et Boullier, D. (2014). Modes de circulation du livre sur les réseaux numériques. Études de communication, 43(2), 129-144.

Luckerhoff, J., Meunier, A., Schiele, B. et Champagne-Poirier, O. (2019). La notion de non-public en débat. Dans J. Le Marec, B. Schiele et J. Luckerhoff (dir.), *Musées, Mutations…* OCIM [Office de coopération et d'information muséales].

MCCQ. (2016). *Enquête sur les pratiques culturelles 2014 — Faits saillants de l'Enquête*. http://www.mcc.gouv.qc.ca/fileadmin/documents/publications/Survol27.pdf

Mori, M. (2012). La vallée de l'étrange. *Gradhiva, 15*, 26-33. (traduit par Isabel Yaya). https://journals.openedition.org/gradhiva/2311

Mounier, P. et Dacos, M. (2011). Édition électronique. *Communications, 88*(1), 47-55.

OQLF. (2005). Fiche terminologique : Livre numérique. http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=2069116

OQLF. (2010). Fiche terminologique : Livre numérique. http://www.granddictionnaire.com/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8375423

Pignier, N. (2010). Le modèle du livre : Dans les générateurs de documents numériques. *Protée, 38*(3), 73-80.

Poirier, C., Martet, S., Favretti, E. et Sénac, C. (2015). *Le lecteur francophone au Canada à l'ère du numérique*. INRS.

Rainie, L., Zickuhr, K., Purcell, K., Madden, M. et Brenner, J. (2012). *The Rise of E-Reading*. Washington: Pew Research Center's Internet & American Life Project.

Soccavo, L. (2008). *Gutenberg 2.0 : le futur du livre*. (2e éd). M21 Éditions.

Staiger, J. (2012). How E-books are used: A Literature Review of the E-book Studies Conducted from 2006 to 2011. *Reference and User Services Quaterly, 51*(4), 355-365.

Strømmen-Bakhtiar, A. (2020). *Introduction to Digital Transformation: and its impact on society*. Informing Science Press.

Zhang, Y. et Kudva, S. (2013). Ebooks vs. print books: Readers' choices and preferences across contexts. *Proceedings of the American Society for Information Science and Technology, 50*(1), 1-4.